

Un double hommage à notre littérature

Lise Gauvin et Gaston Miron, *Écrivains contemporains du Québec depuis 1950*, Paris, Séghers, 1989, 579 p.

Monique LaRue et Jean-François Chassay, *Promenades littéraires dans Montréal*, Montréal, Québec/Amérique, 1989, 274 p.

Jean Jonassaint

Numéro 58, été 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38257ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jonassaint, J. (1990). Compte rendu de [Un double hommage à notre littérature / Lise Gauvin et Gaston Miron, *Écrivains contemporains du Québec depuis 1950*, Paris, Séghers, 1989, 579 p. / Monique LaRue et Jean-François Chassay, *Promenades littéraires dans Montréal*, Montréal, Québec/Amérique, 1989, 274 p.] *Lettres québécoises*, (58), 46–47.

Lise Gauvin et Gaston Miron, *Écrivains contemporains du Québec depuis 1950*, Paris, Seghers, 1989, 579 p., 45 \$
Monique LaRue et Jean-François Chassay, *Promenades littéraires dans Montréal*, Montréal, Québec/Amérique, 1989, 274 p., 49,95 \$

ANTHOLOGIE
Jean Jonassaint

Un double hommage à notre littérature

Il y a de ces livres

qui arrivent juste à temps pour combler un vide :

manque immense qu'on a peine à penser. De ces sommes qui allient érudition, sensibilité et intelligence pour nous montrer les voix (mais aussi les voies) multiples qui nous traversent peu ou prou. Ouvrages bilans qui font le pont entre hier, aujourd'hui et demain : *Écrivains contemporains du Québec* de Lise Gauvin et Gaston Miron est de ceux-là.

En effet, pour la première fois, ces quelque 600 pages publiées chez Seghers à Paris à la fin de 1989, présentent, pour reprendre l'expression des auteurs, un «portrait vivant et actuel» de la

littérature québécoise francophone, celle qui prit naissance au tournant de cette dernière moitié du siècle d'où origine notre modernité.

Au-delà de son caractère anthologique, cet ouvrage de circonstance (commande d'un éditeur français pour un public français) est une œuvre de passion : celle du Québec et de la littérature. En ce sens, il participe à une certaine «défense et illustration de la littérature québécoise». Aussi, les belles notices (fort longues d'ailleurs, plus d'une page) sur les auteurs retenus sont en soi des micro-essais sur notre littérature où nuances et réserves sont rarement de la partie.

Dès leur première notice, enthousiastes et généreux, Gauvin et Miron donnent le ton de leur travail :

Romancier, essayiste, auteur de dramatiques pour la télévision, Hubert Aquin (1929-1977) est né à Montréal. [...] Hubert Aquin, qui se dit «écrivain faute d'être banquier», laisse une œuvre brillante et subversive, fondée sur la conscience douloureuse et l'ambiguïté de l'acte d'écrire dans une situation de dépendance et de demi-colonialisme. Deux de ses textes majeurs, «La

Fatigue du Canada français» et «Profession : écrivain», dévoilent la situation inconfortable de celui qui, en voulant éviter de faire le jeu du «dominé qui a du talent», inscrit toute sa démarche comme refus de la «non-identité cohérente». Ses recueils d'essais, *Point de fuite* et *Blocs erratiques*, témoignent d'une pensée «impatiente», nourrie par une vaste érudition, prompte à se remettre en cause et sans cesse attentive à cerner les rapports du culturel et du politique (p. 25).

Toutes les présentations, ou presque, sont du même souffle, reprennent le même modèle. Quelques repères biographiques chapeautent une analyse globale de l'œuvre ou des titres majeurs d'un écrivain qui explicite son apport à la littérature québécoise sans souligner ses filiations littéraires, comme s'il était fondateur de lui-même.

Ce refus manifeste du comparatisme permet d'écarter tout relent de colonialisme (ce complexe du grand frère ou du père originel si cher à une certaine critique de littératures dites nationales) et rend chaque portrait d'auteur plus vivace. Mais ce parti pris passionnel, qui choque parfois, sert très bien les desseins des auteurs, et gagne généralement l'adhésion du lecteur.

Voilà un tour de force qui fait d'*Écrivains contemporains du Québec* un instrument essentiel pour la diffusion nationale et internationale de la littérature québécoise. Un instrument d'autant plus efficace qu'à l'impressionnant appareil critique qui l'encadre, — la longue introduction qui fait le point sur l'histoire littéraire québécoise de Crémazie à Tremblay et l'imposante bibliographie, bien que sélective, qui ferme le livre, — s'ajoute un judicieux choix de textes (tous genres confondus) de quatre-vingt-quatre écrivains qui permet à tout un chacun (spécialiste, étudiant, curieux ou amateur) de constater l'ampleur et la diversité des écritures québécoises d'aujourd'hui.

Écrivains
contemporains
du Québec

Lise Gauvin
Gaston Miron
Seghers

Ainsi, au fil des pages, on découvre ou redécouvre, sans médiation, la force de la prose d'un Thériault, la densité de la poésie d'une Lasnier ou d'un Lapointe, la beauté subtile des poèmes de Haëck, la sagacité ou la ludicité des écritures-femmes des Bersianik, Brossard, Lalonde... et la lucidité des questionnements d'un Belleau ou d'un Vadeboncoeur, mais aussi comment cette littérature d'expression française dite québécoise déborde ses frontières traditionnelles. De plus en plus, elle émane d'auteurs d'horizons divers, *Autres* : Maillet, l'Acadienne ; Éthier-Blais, le Franco-Ontarien ; Parizeau, la Polonaise ; Kattan, l'Oriental ; Micone, l'Italien ; Ollivier, l'Haïtien, pour ne citer que ceux-là. De ces multiples racines, croît un arbre foisonnant, fourmillant de promesses.

Signe des temps, cette diversité et cet éclatement travaillent également le très beau livre de Monique LaRue et Jean-François Chassay, *Promenades littéraires dans Montréal*, publié à quelques semaines près chez Québec/Amérique. Et là encore, il s'agit d'un ouvrage d'érudition qui, par un intelligent travail de rédaction et d'édition, se présente comme un grand livre familial avec ses photos de tous âges annotées ou commentées pour mieux restituer la mémoire des lieux et des générations.

Mais contrairement à Gauvin et Miron, Chassay et LaRue n'ont pas su (ou n'ont pas voulu) rendre leurs propos passionnels. Ce collage — cette courtépointe même — de très (ou même trop) courts fragments romanesques glanés ici et là qui forment l'essentiel de l'ouvrage ne communique que rarement cette flamme qui envoûte, transporte, convainc.

Serait-ce que moins mythique, Montréal n'inspire pas autant que New York, Paris ou Venise ? Serait-ce que les romans analysés n'offrent pas d'inédites et de sublimes descriptions ou évocations de l'espace montréalais ? Qu'importe les réponses, il reste que les soixante portraits montréalais de Chassay et LaRue arrivent mal à fasciner le lecteur, me fasciner, et c'est dommage.

Certes, chaque portrait qu'ils présentent (qu'il s'agisse de la «ville insulaire» ou «insurrectionnelle», du «Montréal nocturne» ou «Outremont», de «l'Anglais» ou du «Juif» à Montréal) est bien écrit, superbement même parfois. Par contre, leurs commentaires restent froids, académiques, non de cet académisme des modernes langues de bois pseudo-scientifiques, mais plutôt celui des discours dominants, ces idées reçues qui rendent si lisibles, si prévisibles les textes qui n'étonnent plus.

En ce sens, le chapitre 6, «Ville cosmopolite», est exemplaire. Tous les clichés ou presque sur

l'immigration s'y retrouvent : de l'obsédante menace immigrante pour la minorité francophone jusqu'à la sempiternelle question : «Les Montréalais sont-ils plus xénophobes que d'autres» (p. 39).

D'autre part, les deux ou trois extraits d'œuvres romanesques inscrits en marge de chaque chapitre sont trop courts. Ils permettent difficilement une quelconque familiarisation avec l'univers des auteurs, ou des espaces et moments montréalais présentés. Il aurait été souhaitable d'opter pour un livre plus volumineux avec moins d'entrées thématiques pour proposer des passages plus complets, moins étriés de romans.

Ces réserves faites, cet ouvrage à usage multiple — album cadeau, guide historico-touristique ou littéraire — est tout de même un bel hommage à Montréal et une imposante étude sur un siècle de production romanesque québécoise en langue française. En effet, les auteurs ont épluché et commenté plus de cent cinquante romans publiés entre 1885 et 1985, et cela en soi est déjà tout un défi.

Au terme de ce commentaire sur deux lectures de la littérature québécoise, il importe de souligner la complémentarité et la similitude de ces deux titres. Malgré quelques choix et omissions qui laissent parfois perplexe, — comme des citations d'une plaquette de Patrick Straram, *Tea for one*, dans la «compilation» de LaRue et Chassay, ou le silence de Gauvin et Miron sur l'œuvre poétique du Québécois Pierre Laberge, — l'un et l'autre nous offrent une vue d'ensemble de notre imaginaire. L'un et l'autre, désormais, incontournables dans toute quête pour une meilleure compréhension de la littérature québécoise.

D'autre part, livres à entrées et à usages multiples, — pratiques au sens noble du terme, — ils commandent également une lecture fragmentée, trouée, et rares sont les commentateurs qui en font le tour (d'un couvert à l'autre). Aussi, leurs évaluations globales sont souvent lectures de fragments avec tous les risques, toutes les marges d'erreur qu'implique un échantillonnage. Ma lecture, comme bien d'autres, n'y échappe pas, et ce n'est que rendre justice aux auteurs et lecteurs de l'affirmer même en bout de piste. **Lq**

PROMENADES LITTÉRAIRES DANS MONTREAL

